

Pierre Bertrand, *La vie au plus près*, Montréal : Liber, 1997, 192 p.

Paul-Émile Roy

Volume 9, numéro 1, automne 1998

Médiations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, P.-É. (1998). Compte rendu de [Pierre Bertrand, *La vie au plus près*, Montréal : Liber, 1997, 192 p.] *Horizons philosophiques*, 9(1), 151–153.
<https://doi.org/10.7202/801100ar>

Pierre Bertrand, *La vie au plus près*, Montréal : Liber, 1997, 192 p.

Ce livre est une méditation sur la vie. L'auteur aborde son sujet, l'approfondit, l'observe sous différents angles, le reprend, conscient de ne jamais l'épuiser. C'est que la vie est une donnée première, impossible à définir. Elle se dérobe à la pensée, à la parole, elle est insaisissable. Nous ne la dominons pas, nous ne pouvons la produire, elle nous est donnée, à notre insu, et c'est en elle que nous sommes, avec tout notre être. La vie se fait corps, esprit, elle prend des formes multiples. C'est elle qui sent, qui ressent à travers nous. Elle est sous-jacente à tout ce qui est, mais rien de ce qui est ne l'épuise. «La vie comme source vive se trouve en deçà de toute expression, de tout sens, de toute signification, de toute interprétation» (p. 29). Elle n'a pas de sens, elle est.

C'est cette réalité mystérieuse de la vie que le livre de Bertrand tente de cerner. Non pas d'expliquer, elle ne s'explique pas. Mais il s'agit d'amener le lecteur à prendre conscience que la vie est la donnée première, centrale, fondamentale, et que c'est à partir de là qu'on peut penser tout le reste. En effet, on ne peut êtreindre la vie, mais c'est la dignité de l'homme de tenter de l'assumer dans toutes sortes d'activités, de représentations. L'art, la littérature, la culture sont des signes, des effets de l'effort de l'homme pour saisir la vie, pour s'y fondre. Ces représentations sont magnifiques, mais s'en tenir à elles, c'est se couper de la réalité. Toute interprétation de la vie, en effet, relève d'un point de vue extérieur, n'est pas adéquat à la vie. Il faut tenter de satisfaire les exigences qui sont au coeur de la démarche créatrice, mais le processus est sans cesse à reprendre. Ce que produit la vie n'est déjà plus la vie, et c'est à elle qu'il faut revenir sans cesse. C'est dans le contact avec elle que l'homme se renouvelle.

On voit facilement l'intérêt de ces considérations pour éclairer la réflexion sur la société, la culture, la vie personnelle. Le livre de Bertrand est en premier lieu une célébration de la vie, de l'immanence, mais il ne s'interdit pas, à l'occasion, la critique sociale. C'est que réfléchir sur la vie, c'est nécessairement tenter de prendre conscience de ce qu'elle est, mais c'est aussi examiner la façon dont l'homme et la société se situent par rapport à elle. La vie produit une multitude de formes, de représentations, mais si celles-ci se coupent de la vie, elles tombent, s'écroulent. «C'est ce qui se passe par exemple vis-à-vis d'un régime politique et économique. Aussi solide semble-t-il, il est soutenu de façon patente ou latente, par la vie. Et quand la vie, nommément celle des individus rassemblés, dans leurs besoins, leurs désirs, leurs actions, leurs affects multiples, cesse de le soutenir, littéralement de le tenir en vie, il tombe» (p. 53). Notre époque a assisté plus d'une fois à de tels effondrements!

D'ailleurs, c'est dans la vie moderne comme telle que la vie se trouve dans une situation difficile. Dans le monde moderne, en effet, les productions, les machines ont proliféré de sorte que la vie s'en est trouvée aliénée, débordée pourrait-on dire. L'espace est accaparé par les manifestations de la vie, les productions, et la vie se trouve en quelque sorte mise au rancart. Elle est dominée par ses productions, et l'homme lui-même en vient à se considérer comme un objet. Une extrême violence s'exerce sur la vie. «Elle assiste avec stupeur à l'illustration de son propre holocauste, que ce soit dans l'image, le cinéma, la vidéo, ou dans la vie quotidienne, dans les innombrables guerres, les tueries folles et gratuites.» (p. 50).

Les considérations de Bertrand sur les médias me semblent très éclairantes. Les médias ne peuvent exprimer adéquatement la vie, pas plus que l'art, la littérature. Mais alors que l'art et la littérature se reprennent sans cesse, répètent leur tentative de rejoindre la vie, les médias se cantonnent dans le monde des représentations, «ils transforment toute réalité en apparence» (p. 33). Ils créent un monde parallèle à la vie et s'y maintiennent. Ils «opèrent une mise en images ou en extériorité généralisée» (p. 34). Bertrand établit une comparaison entre les médias et la pornographie qui ne manque pas de pertinence. La pornographie est une sexualité dont la vie s'est retirée, c'est-à-dire une «sexualité sans désir», sans vie, morte, «une sexualité d'organes, de rouages et de machines» (p. 33). Les médias font encore penser au chasseur qui est fasciné par la vie. Ils traquent la vie comme le chasseur traque l'animal pour le tuer.

La démarche de Bertrand permet de comprendre certains comportements comme le masochisme et le sadisme, le meurtre et le suicide, l'exhibitionnisme et le voyeurisme. L'homme tente de rejoindre la vie, de lui être fidèle, de l'assumer pleinement, mais il n'y arrive pas. Son expérience est toujours limitée, imparfaite, plus ou moins faussée. La vie ne se laisse pas saisir et pourtant, c'est le lot de l'homme de tenter d'y arriver. «Il faut être un héros en effet, écrit Bertrand, pour se trouver poussé malgré soi dans une entreprise dont la réussite paradoxale consiste à échouer nécessairement.» (p. 91). Pour que l'effort de l'homme réussisse, il faudrait qu'il dise l'indicible, qu'il perçoive l'invisible, qu'il empoigne «la réalité, l'absolu, la vie». Mais sa dignité est dans l'effort d'y arriver, de refuser de se contenter des formes qu'il crée.

La réflexion de Bertrand me semble donc des plus fécondes et mériterait d'être plus élaborée. Elle permet de mieux saisir, par exemple, la culture des vedettes qui est si développée dans notre société, et qui fait partie des réalisations d'une civilisation axée sur la représentation. Elle permet de mieux percevoir les enjeux humains et culturels de la course à la richesse, les ressorts secrets des

conformismes multiples. À chacun de prolonger cette réflexion dans la direction qui l'intéresse.

Ce livre, ai-je dit, est d'abord une célébration de la vie. L'auteur ne dévie pas de son projet initial de porter attention à ce «quelque chose qui se trouve en deçà de toute expression et qui lui échappe», à cette réalité qui est «l'immédiat, le plus immédiat possible, l'absolument immédiat». Il ne s'agit pas d'expliquer la vie, elle ne s'explique pas, mais de prendre conscience de sa présence au coeur de la réalité. Il s'agit de la nommer, de la suggérer, de la faire sentir, et c'est ce que réussit très bien Bertrand grâce à son écriture comptueuse, concrète, descriptive. «La vie est amoureuse de la terre, amoureuse de l'air et du ciel, amoureuse de l'eau et du feu. La vie est amoureuse de tout ce qui l'engendre, de tout ce qui est, d'une façon ou d'une autre, lui aussi, vivant. La vie est amoureuse du ciel étoilé, du lac limpide, de la forêt impénétrable, des animaux sauvages, elle est amoureuse de l'enfance, de la jeunesse, de la maturité, de la vieillesse et aussi de la mort, dans la mesure où il n'y a de mort que pour la vie. Elle est amoureuse du passé, du présent et du futur» (p. 132). L'auteur procède par des touches successives, des notations impressionnistes, des reprises insolites. Il s'agit beaucoup plus de suggérer que de définir car la vie ne se définit pas. Nous sommes par rapport à elle dans un état d'ignorance. Elle est la réalité la plus fondamentale et en même temps la plus inconnue parce qu'elle est sous-jacente à tout, commune à tous les êtres. Tout ce qu'on peut dire d'elle est approximatif, et c'est pourquoi nos affirmations sont partielles et ont parfois besoin d'être complétées par leur contraire. C'est pourquoi il est bon de recourir au paradoxe, à la contradiction. C'est d'ailleurs moins par les idées et l'analyse que l'écrivain tente de rejoindre la vie et de l'exprimer que par l'écriture elle-même, par l'acte même d'écrire qui est «un processus vivant» qui tente par «tous les moyens d'exprimer l'absolu de la vie» (p. 75). L'écriture est une activité de l'ordre de l'art et comme lui, elle est la vie à l'oeuvre, un acte de vivre. Elle a à «faire avec l'en deçà ou l'au-delà des apparences». Elle «pointe en direction de la réalité derrière les images, les masques, les consensus, les valeurs sociales» (p. 105).

Pendant que je lisais Pierre Bertrand, je tombai par hasard sur cette phrase de Paul Valéry : «L'homme moderne a mis sa grandeur hors de soi.» Pierre Bertrand au contraire ramène l'homme à ce qu'il y a de plus intime en lui. Il ramène son lecteur à ce qui est au-delà des objets, des machines, des représentations, c'est-à-dire à la «vie nue, surprenante, imprévisible». C'est pourquoi son livre est d'une impérieuse actualité.

Paul-Emile Roy,
écrivain,
Ville Lorraine